

Madeleine Fournier,

CORPS À CŒUR



par Elinore Weil

PHOTOGRAPHE MAXIME BONY

Optimiste et atypique, la chorégraphe française redéfinit la vie par le geste et s'inscrit au cœur d'une nouvelle génération de danseuses. C'est l'une des sensations du Festival d'automne.

“J’AI LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE, JE DANSE POUR VIVRE.”

C’EST LA FIN DE L’ÉTÉ. L’automne s’amuse déjà à déguiser les arbres de la place de l’Odéon et les terrasses des cafés profitent d’un dernier bain de soleil. Dans le dédale de la rentrée, Madeleine Fournier sort tout juste d’un cours de yoga et arrive comme une bouffée d’air frais, valsant entre les tables, à l’image des chorégraphes qu’elle compose. Les cheveux en bataille, une bouche rouge tout sourire, sa frange dans les yeux, et une robe qui flotte à la Françoise Dorléac – la jeune femme semble appartenir aux décors musicaux des films de Jacques Demy. Après avoir commandé un cappuccino, la danseuse s’installe dans un fauteuil en cuir rouge et le temps semble s’arrêter. Ses yeux bleus s’illuminent : « J’ai le plus beau métier du monde, je danse pour vivre ! », confie-t-elle.

À l’occasion du Festival d’automne, la jeune chorégraphe présente *Branle*, sa nouvelle composition qui s’inspire des bals traditionnels de la fin du Moyen Âge. En puisant dans l’histoire des danses populaires, cette pièce ouvre le dialogue entre la complexité des corps et leurs mémoires. Le pas de bourrée à deux temps est mis à l’honneur sur une scène circulaire où cohabitent six danseurs et deux musiciens. « La tension et le partage de l’espace y sont centraux », explique-t-elle. Comme les maillons d’une chaîne vivante, les danseurs oscillent les uns vers les autres, s’unissent, et se croisent. Cette marée corporelle est rendue possible grâce au motif de branle choisi, à savoir la danse du Berry. Cette dernière fait d’ailleurs penser à une fièvre collective : la répétition des mouvements s’enchaîne pour atteindre un état de transe où l’inconscient collectif s’élève et se libère. Le spectateur goûte alors à l’extase et participe au spectacle qui invoque la vie.

À l’instar de la grande chorégraphe allemande Pina Bausch, Madeleine Fournier s’intéresse au vécu des interprètes « mais avec une touche d’optimisme », déclare-t-elle en souriant. Pour elle, « tout doit naître du désir de danser ». « Je collabore toujours et avant tout avec les interprètes. Nous nourrissons mutuellement la composition, les danseurs se doivent de ressentir et de s’approprier la chorégraphie. L’échange est donc primordial. » Cette confiance chorégraphe-interprètes se traduit notamment par la possibilité d’improviser en fonction du ressenti des danseurs – « Une partie de la chorégraphie m’échappe et c’est comme ça que je compose », conclut-elle.

Comme un récit en mouvance, *Branle* complète les histoires narrées par ses compositions précédentes, qui, violemment expressives, pourraient appartenir au néo-expressionnisme des années 70. C’est le cas de *Labourer*, solo conçu en 2018, où la danseuse décortique le pas de bourrée et questionne l’identité tout en représentant la condition féminine par des gestes simples et chargés d’émotions qu’elle définit comme « archétypaux ». Madeleine Fournier s’était alors inspirée de *Trio A*, composé en 1966 par Yvonne Rainer, chorégraphe expérimentale d’origine américaine. Le visage et les gestes se déforment, de cette déconstruction se révèle la femme dont l’intimité est divulguée par de simples gants rouges. « Même si la danse est centrale, la mise en scène, la musique et les objets choisis ont toute leur

importance. » Et pour cause, Madeleine Fournier utilise différents artefacts – comme la peinture dans *Ce jardin* (2019) – qui ouvrent les portes de la réflexion aux spectateurs. Ceux-ci ajoutent aussi une dimension théâtrale et font écho aux œuvres de la chorégraphe française Maguy Marin, « autre grande influence ».

La jeune femme a très tôt manifesté un besoin physique pour s’exprimer. « J’ai toujours dansé, affirme-t-elle. Petite, je bondissais en me déplaçant. » C’est son père, cinéaste expérimental, qui lui inculque le goût de la danse en collaborant avec le chorégraphe français Philippe Decoufflé. La petite Madeleine passe alors son temps dans les salles de spectacle et de projection. Subjuguée, elle reste des heures à observer les danseurs et leurs mouvements, enivrée par la musique. Elle est soutenue et accompagnée par ses parents depuis toujours : « J’ai eu la chance d’être bercée dans la culture. » Après un premier cycle de formation au conservatoire à Paris, où elle grandit, Madeleine Fournier rejoint le Centre national de danse contemporaine d’Angers. Son point fort : les variations libres – moments où les danseurs sont maîtres de leurs mouvements et laissent libre cours à leur imagination. « Je n’ai jamais vraiment fait la différence entre la chorégraphe et la danseuse que je suis. Les deux sont parallèles, mes travaux en tant qu’interprète ont toujours nourri mes propres compositions et vice versa. » Elle travaille avec de nombreux chorégraphes et artistes visuels avant d’entamer une longue collaboration avec le danseur Jonas Chéreau, avec qui elle compose une série de pièces dont *Les interprètes ne sont pas à la hauteur* (2011), *Sous-titre* (2015) et *Partout* (2016).

En 2017, passé la trentaine, elle décide d’élaborer ses pratiques chorégraphiques et fonde sa propre compagnie ODETTA. Elle y développe sa méthode et s’essaie en solos, duos, ou en dirigeant des corps de ballet. « Je n’ai pas une méthode que l’on qualifierait de “classique”. Pour moi, “l’être” ou le “soi” – appelez ça comme vous voulez – c’est tout simplement fondamental. Il faut chercher à se sentir partie prenante à la fois physiquement mais aussi intellectuellement et émotionnellement. » Madeleine Fournier parvient donc à broder des liens étroits dans l’espace de ses pièces et fait émerger les tensions organiques entre spectateurs, musiciens et interprètes. Elle ne cesse d’expérimenter et puise son inspiration partout, dans l’Histoire, ses propres recherches, et le courant des événements présents, allant même jusqu’à créer un opéra expérimental appelé *La Chaleur* (2021), où les chants choraux du compositeur anglais Henry Purcell embrassent le corps des danseurs.

Une expérience vivante imprègne les compositions de l’artiste qui s’offre entièrement à chaque performance. Solaire et pleine d’optimisme, elle semble sortir d’une boîte à musique qui ravive une joie innocente et oubliée. Après quelques dernières gorgées de café, Madeleine Fournier déclare enfin : « Il n’y a pas de plus belle joie que de voir les gens danser. » ③

Branle, de Madeleine Fournier, au Festival d’automne (Paris), du 17 au 18 novembre, et au Centre national de la danse (Pantin), du 7 au 9 décembre.